

Anarchistes et syndicalistes révolutionnaires face à la révolution russe

La révolution russe fut un événement d'une portée énorme pour le mouvement ouvrier international, et en particulier pour le mouvement libertaire et le syndicalisme révolutionnaire, dont le soutien enthousiaste était fondé sur ce que les militants pouvaient savoir sur les événements qui se déroulaient en Russie. Mais que savait-on de la répression anti-ouvrière qui se mit en place presque aussitôt après la prise du pouvoir par les bolcheviks ? Quelle connaissance en avaient les militants ouvriers en dehors de la Russie ? Peu de chose jusque vers 1920. Peu à peu cependant, les informations filtrèrent.

La question est importante parce les militants révolutionnaires qui se rendront en Russie soit comme simples témoins, soit comme représentants d'organisations politiques ou syndicales pour participer au congrès de fondation de l'Internationale communiste ou à celui de l'Internationale syndicale rouge devront se forger une opinion sur la nature du régime afin de rendre compte une fois rentrés au pays.

Ces comptes rendus seront déterminants dans les orientations que ces organisations prendront, soit dans le sens du soutien au régime communiste russe et de l'adhésion aux organisations internationales dont il est l'initiateur (Internationale communiste, l'Internationale syndicale rouge), soit dans le sens du rejet si leurs rapports donnent des conclusions négatives. Le choix d'adhérer à l'Internationale communiste ou à l'Internationale syndicale rouge sera décisif dans la bolchevisation ultérieure des organisations.

Les faits

Aujourd'hui, l'ampleur de la répression anti-ouvrière dans la Russie post-révolutionnaire ne suscite plus beaucoup de doute auprès de l'opinion militante : les faits ne sont plus contestés. Il s'agit donc de déterminer si les délégués qui ont assisté au congrès de fondation de l'Internationale communiste et à celui de l'Internationale syndicale rouge savaient ce qui se passait en Russie.

Le processus de la répression et de la terreur se met en place en Russie immédiatement après le coup d'Etat bolchevik : on néglige souvent le fait que la Tchéka fut créée en décembre 1917. Les premières victimes de la répression communiste furent naturellement les anarchistes.

Ne pouvant contester leur qualité de révolutionnaire, les bolcheviks tenteront de les faire passer pour des « bandits ». La criminalisation des opposants politiques fut une constante chez les bolcheviks. Bien entendu, ce sont les Bolsheviks eux-mêmes qui décident qui est « criminel » et qui ne l'est pas. Mais la raison pour laquelle le pouvoir craignait les anarchistes et les réprimait se trouvait dans leur soutien au contrôle ouvrier et aux comités d'usine. « Le combat des Bolsheviks pour instaurer le contrôle par le parti et l'Etat, au lieu du contrôle par les travailleurs eux-mêmes, devint un combat contre "l'anarchisme bourgeois"¹. »

Sous le prétexte d'une occupation d'immeubles organisée par la Garde noire pour s'opposer aux nationalisations et à la liquidation des comités d'usine, la Tcheka attaque les « anarcho-bandits » dans la nuit du 12 au 13 avril 1918 : il y aura 30 morts, 600 anarchistes sont arrêtés. La plupart des anarchistes seront « liquidés », ou libérés s'ils acceptent de se taire et de collaborer avec le régime.

Pierre Broué, qu'on ne peut soupçonner d'antipathie à l'égard des bolcheviks, résume parfaitement la question :

« Comment les bolcheviks pourraient-ils accepter la libre confrontation des idées et la libre compétition dans les élections aux soviets quand ils savent que les neuf dixièmes de la population leur sont hostiles », et sachant par ailleurs que les mencheviks et les anarchistes représentent désormais « une force réelle parmi les ouvriers » ? (Broué, *Le Parti bolchévique*, p. 156.)

On peut dire sans risque d'erreur qu'à partir de novembre 1918, la classe ouvrière russe est définitivement écrasée. Les mesures destinées à supprimer la démocratie ouvrière furent mises en œuvre très rapidement : interdiction des journaux d'opposition, arrestation et exécution de militants mencheviks et anarchistes en avril 1918. Il y a, à ce moment-là, de brutales répressions de grèves ouvrières.

Dès novembre 1918, l'Etat bolchevik avait largement pris en main l'ensemble des rouages politiques et économiques du pays et mis en place un appareil de répression jamais vu. On pourrait multiplier les indicateurs montrant le début de la contre-révolution, *dès avant la guerre civile* :

- le Politburo devient l'organe dirigeant du parti ;
- l'appareil du parti se centralise complètement ;

¹ Frederick I. Kaplan, *Bolshevik Ideology and the Ethics of Soviet Labour*, Peter Owen, London, p. 147.

– décembre 1917-janvier 1918 : remplacement, dans les syndicats, des élections par les nominations par les instances du parti ; liquidation des comités d'usine ; les soviets sont épurés des partis non bolcheviks (automne 1918) ;

– mars-août 1918 : désarmement des gardes rouges ; retrait de tout pouvoir aux soviets locaux ; les membres des soviets sont nommés par l'appareil du parti ; répression des SR de gauche et des anarchistes et suppression de leurs journaux.

– la police est prise en main : centralisation de la Tchéka ;

Ce qu'on appelle la « Révolution d'octobre » fut en fait un coup d'Etat. En effet, le 2^e congrès panrusse (c'est-à-dire de toute la Russie) des Soviets devait se réunir quelques jours avant la date du coup d'Etat bolchevik et devait poser le problème de la prise du pouvoir par les soviets – un point de l'ordre du jour dont il n'était pas douteux qu'il serait accepté. Mais cela n'arrangeait pas les bolcheviks, d'une part parce qu'ils étaient alors très minoritaires dans les soviets, d'autre part parce que cela aurait instauré une « légalité soviétique » qu'il leur aurait été difficile de remettre en cause. Lénine avait une manière à lui d'exposer le problème ; il disait : « Tant que les Soviets ne se seront pas emparés du pouvoir, nous ne le prendrons pas ². » En prenant le pouvoir par un coup de force et en le remettant aux soviets, on avait donc l'impression que les soviets avaient pris le pouvoir. En court-circuitant le congrès des soviets, les bolcheviks se fabriquaient une popularité auprès des masses populaires. Il fallait donc faire vite et prendre les soviets de vitesse : « Laisser échapper l'occasion présente et "attendre" le Congrès des Soviets serait une *idiotie complète* ou une *trahison complète* », écrit Lénine dans un article ³.

La prise du palais d'Hiver s'effectue presque sans pertes. Dans la période qui suit immédiatement la prise du pouvoir, Lénine fait preuve d'un idéalisme touchant. Une question importante se pose, rapporte Trotski dans *Ma Vie* : comment s'appellerait le nouveau gouvernement ? « Surtout pas de ministres ! Le titre est abject, il a traîné partout », dit Lénine.

« On pourrait dire "commissaires", proposai-je ; mais il y a beaucoup trop de commissaires à présent... Peut-être "hauts-commissaires"... Non, "haut-commissaire" sonne mal... Et si on mettait : "commissaires du peuple" ?... » – "Commissaire du peuple ?" Ma foi, il me semble que cela pourrait aller... reprend Lénine. Et le gouvernement dans son ensemble ?

² « Rapport sur la situation actuelle et l'attitude envers le Gouvernement provisoire. » 14 (27) avril 1917, *Œuvres* t. 24, pp. 135-141, Paris-Moscou.

³ « La crise est mûre », 27 septembre 1917, *Œuvres* t. 26, pp. 68 - 79 Paris-Moscou.

– Un soviét, bien entendu, un soviét... Le soviét des commissaires du peuple, hein ?

– Le soviét des commissaires du peuple ? s'écrie Lénine. C'est parfait. Ça sent terriblement la révolution⁴ !... »

Manifestement, Trotski ne se rendait pas compte qu'en rapportant cette anecdote, il démontrait que le pouvoir avait changé dans ses formes mais pas dans sa nature...

L'anarchiste Efim Yartchouk, délégué de Kronstadt au Soviet de Pétrograd, répondit en quelque sorte par anticipation à ce dialogue reproduit par Trotski. Lorsque la constitution du gouvernement fut annoncée au soviét, il s'exclama : Quel gouvernement ? Nous n'avons besoin d'aucun gouvernement ! » ; et lorsque la création du soviét des commissaires du peuple fut annoncée, il s'écria : « Quel soviét des commissaires ? Qu'est-ce que c'est que cette invention ? Tout le pouvoir doit aller aux soviets locaux ! »

Interrogé, avant la prise du pouvoir, sur le fait que personne ne savait faire fonctionner le mécanisme gouvernemental, Lénine avait répondu : « N'importe quel ouvrier saura faire fonctionner un ministère au bout de quelques jours. Cela ne demande aucune connaissance spéciale. Les fonctionnaires assureront le travail », répondit Lénine. Et pour l'argent, lui demanda-t-on alors, comment ferez-vous, puisque vous comptez annuler l'ancienne monnaie ? « Nous ferons marcher la planche à billets. On en imprimera autant qu'il faudra »⁵, répondit Lénine. C'est d'ailleurs exactement ce qu'il fit.

C'est donc fort de ces saines conceptions de politique économique que le parti s'appêtait à prendre le pouvoir.

C'est dire aussi que l'état de grâce dura fort peu. Lorsque les masses ouvrières et paysannes se rendirent compte que le programme bolchevik était totalement vide, qu'il se réduisait à... prendre le pouvoir et à des formules creuses du genre : « Les masses elles-mêmes créeront leur pouvoir », ils se tournèrent vers d'autres organisations. Les mencheviks gagnaient beaucoup de terrain dans les syndicats et les soviets, au point que les Bolsheviki, dont la popularité baissait, furent contraints de dissoudre les instances dans lesquelles les élections avaient donné la majorité aux mencheviks ou aux socialistes-révolutionnaires. « Les bolcheviks poussèrent les mencheviks dans la clandestinité, juste à la veille des élections au cinquième congrès des soviets durant lequel les mencheviks pensaient remporter des gains significatifs »⁶.

⁴ Léon Trotski, *Ma Vie*, Le livre de poche, p. 392.

⁵ *Lénine*, David Shub, Idées-Gallimard, p. 204.

⁶ Israel Getzler, *Martov*.

Tant qu'eurent lieu des élections libres, la domination des bolcheviks dans les soviets commença à baisser dès le printemps de 1918 avec la montée spectaculaire des mencheviks et des SR aux élections. C'est l'intervention armée des bolcheviks qui brisa le processus.

Les bolcheviks « inventaient des explications à dormir debout pour justifier les expulsions » mais « les accusations selon lesquelles les mencheviks avaient été mêlés à des activités contre-révolutionnaires sur le Don, dans l'Oural, en Sibérie, avec les Tchèques, ou qu'ils avaient rejoint les pires des Cent-Noirs n'avaient bien sûr aucun fondement »⁷. Les recherches récentes confirment cette thèse. Les mencheviks avaient décidé de ne se livrer qu'à une opposition légale et avaient condamné toute action armée contre le régime. Tout militant qui contrevenait à cette consigne était exclu.

Pratiquement dès les premiers mois de la révolution, la classe ouvrière russe s'opposa au pouvoir bolchevik qui fut obligé, dès le mois de juin 1919, de former un « Comité de défense de Moscou » doté de pouvoirs extraordinaires pour faire face à la montée des troubles. Il fallut une intense répression pour que les troubles cessent. Au début de 1921, des unités de l'armée furent appelées pour réprimer des ouvriers en grève : elles refusèrent d'ouvrir le feu et furent remplacées par des détachements de communistes armés qui, eux, n'eurent pas d'états d'âmes. Lorsque plusieurs usines se mirent en grève, certains régiments furent désarmés et consignés dans leurs casernes, par crainte de fraternisations. « Moscou fut placé sous la loi martiale tandis que des détachements communistes et des unités fidèles de l'armée montaient la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant les usines »⁸.

Dans toute la Russie, « les grèves furent endémiques pendant les neuf premiers mois de 1920 » et « au cours des six premiers mois de 1920 des grèves se produisirent dans 77 % des grandes usines et des entreprises de taille moyenne » – selon des sources soviétiques.

En 1919, dans la province de Petrograd, pour une population de 109 100 ouvriers, il y eut 52 grèves touchant 65 625 grévistes.

En 1920, il y eut 73 grèves touchant 85 645 grévistes.

En février et mars 1921 « l'agitation ouvrière reprit dans le cadre d'une vague nationale de mécontentement (...). Des grèves générales, ou des conflits très étendus, touchèrent Petrograd, Moscou, Saratov et Ekaterinoslav »⁹.

⁷ Israel Getzler, *Martov*.

⁸ Richard Sakwa, *Soviet Communists in Power*.

⁹ J. Aves, *Workers Against Lenin*.

On connaît la grève générale de Petrograd, à laquelle est liée l'insurrection de Cronstadt. Les bolcheviks répliquèrent par la plus sévère des répressions. Les mouvements de grève furent d'une ampleur exceptionnelle, pendant et après la guerre civile. La répression de ces mouvements également. Comme disait Zinoviev au 2^e congrès de l'Internationale communiste – auquel participèrent de nombreuses délégations étrangères : « la dictature du prolétariat est en même temps la dictature du Parti communiste. » Il semble que beaucoup de délégués, en particulier certains délégués syndicalistes révolutionnaires français, n'entendirent pas ces paroles.

A l'embouchure de la Volga, au centre d'une région grande productrice de blé et riche en poisson, les ouvriers mouraient de faim. Ils n'avaient même pas le droit de pêcher pour leurs besoins individuels. En mars 1919 ils se mirent en grève. Un meeting de 10 000 ouvriers fut dispersé, le 10 mars 1919, à la mitrailleuse et à la grenade, puis à l'artillerie lourde. Trotsky envoya un télégramme aux autorités communistes de la ville : « Réprimez sans pitié. »

Le 12 mars une folie meurtrière s'empara des autorités. On fusillait dans les caves des « commandatures », dans les cours, on jetait des ouvriers pieds et poings liés dans la Volga. Les cadavres d'ouvriers fusillés jonchaient les rues au matin. Le 13 et le 14 mars les exécutions continuaient encore.

« Le pouvoir semblait vouloir prendre sa revanche sur les ouvriers d'Astrakhan pour toutes les grèves ouvrières, celles de Toula, de Briansk, de Petrograd qui avaient déferlé à travers le pays en mars 1919. Ce ne fut que vers la fin d'avril que les exécutions commencèrent, peu à peu, à se faire moins nombreuses ¹⁰. »

La ville était désertée de ses ouvriers, qui avaient fui. Il fallut faire intervenir la cavalerie pour les récupérer en rase campagne et les obliger à revenir en ville. Les ouvriers, dont 2 000 de leurs camarades avaient été tués lors du mitraillage de leur meeting et plusieurs milliers d'autres lors de la répression qui s'ensuivit, furent contraints d'assister aux obsèques des quarante-sept tchékistes qui avaient été tués dans l'affaire.

Les événements d'Astrakhan ne sont qu'un exemple parmi de nombreux autres de répression anti-ouvrière organisée par le pouvoir communiste. Le même mois, 900 ouvriers de l'usine Poutilov sont arrêtés en mars 1919 après un assaut de la Tchéka : 200 seront exécutés.

¹⁰ P. Siline, cité par Jacques Baynac, *La Terreur sous Lénine*, éd. Sagittaire, p. 166.

Il est faux de dire que la terreur bolchevique fut la manifestation de la « dictature du prolétariat » imposée par la guerre civile, que ce fut un « mal nécessaire », car la terreur apparut à partir de mars 1918, *avant* la guerre civile, comme simple moyen pour maintenir les bolcheviks au pouvoir¹¹.

A partir de 1919 il n'y a plus, dans la rhétorique bolchevik, de distinction entre organisations de gauche (anarchistes, mencheviks et socialistes révolutionnaires) et « gardes blancs ».

Sur simple soupçon, l'Etat fusille sans jugement les opposants. La Terreur devient la routine de l'Etat communiste. Zinoviev déclare en septembre 1918 : « Pour défaire nos ennemis, nous devons avoir notre propre terreur socialiste. Nous devons entraîner à nos côtés, disons 90 des 100 millions d'habitants de la Russie soviétique. Quant aux autres, nous n'avons rien à leur dire. Ils doivent être anéantis¹². »

70 000 personnes seront internées dans des camps de concentration entre 1918 et 1919.

En 1921, la Tchéka était devenue une administration monstrueuse de 200 000 employés avec l'aide de laquelle le régime met en place une terrible répression anti-ouvrière. « La meilleure place pour un gréviste, ce moustique jaune et nuisible, c'est le camp de concentration ! », peut-on lire dans la *Pravda* le 12 février 1920.

Contrairement à l'idée reçue, la répression contre les organisations de gauche s'est un peu atténuée pendant la guerre civile, pour des raisons évidentes : le pouvoir en place avait besoin de toutes les énergies. La répression a repris de la vigueur après la guerre civile. Il fallait en effet éliminer toute alternative socialiste capable de concurrencer les bolcheviks au pouvoir. La guerre civile terminée, terminée avec la prise de Vladivostok le 25 octobre 1922, l'attitude des bolcheviks à l'égard des partis socialistes concurrents se durcit, d'autant qu'on constate une grave désaffection de la classe ouvrière envers les bolcheviks. En 1920 le gouvernement ne dissimulait même pas que la majorité de la classe ouvrière russe était devenue anticommuniste. Beaucoup d'ouvriers quittaient le parti.

Une fois le danger passé, il n'était plus concevable de laisser les mencheviks ou les socialistes révolutionnaires étendre leur audience dans le mouvement ouvrier, pas plus que les anarchistes qui connaissent un

¹¹ Sans négliger évidemment l'intervention des armées blanches, l'une des principales causes de la guerre civile fut l'envoi par le gouvernement bolchevik de détachements armés dans les campagnes pour obtenir par la force les céréales. La paysannerie y répond par des jacqueries.

¹² Severnaia Kommuna n°109, 19 septembre 1918, cité par Nicolas Werth, « Qui étaient les premiers tchékistes ? » Cahiers du monde russe et soviétique, Année 1991, Volume 32, Numéro 32-4, pp. 503.

essor considérable. En réalité, la désaffection du prolétariat envers le parti bolchevik n'était pas un signe de dépolitisation, elle était le corollaire de l'influence croissante des courants politiques rivaux.

Il faut avoir à l'esprit que la question de la démocratie dans le parti bolchevik ne commence à se poser que lorsque la liberté pour toutes les autres formations révolutionnaires a été liquidée. La célèbre phrase, prononcée au XV^e congrès du parti (1927), attribuée à Boukharine, mais dont Tomski (l'un des deux « syndicalistes » de la direction du parti) est l'auteur, n'est pas une formule de style : « Sous la dictature du prolétariat, il se peut qu'il existe deux, trois, voire quatre partis, mais à la seule condition que l'un soit au pouvoir et les autres en prison. »

Soutien à la révolution russe

Les militants ouvriers français furent informés relativement tôt de la situation en Russie, grâce à la presse libertaire. Mais pendant un temps prédomina au sein du mouvement libertaire le sentiment de solidarité envers une révolution prolétarienne imparfaite, certes, mais qui avait renversé l'Etat tsariste et instauré un régime fondé sur les soviets, c'est-à-dire des institutions qui ressemblaient à des bourses du travail. Pendant environ deux ans, très peu d'informations filtrent de Russie, soumise au blocus. Les anarchistes se sentent tenus par une sorte de devoir de réserve, pour ne pas donner du grain à moudre à la réaction.

Certains anarchistes ont tout simplement rallié les Bolsheviks, comme Victor Serge, qui déclara : « Le temps n'est plus où l'on pouvait se désintéresser de la mêlée sociale et se croire anarchiste parce qu'on était végétarien »¹³. Pourtant, les informations critiques arrivent rapidement. Le *Libertaire* du 13 juillet 1919 reproduit un article signé Rhillon, « L'Avenir de la Révolution russe », dans lequel l'auteur déclare : « Toute liberté de discussion et de réunion, toute liberté de presse fut supprimée ; les moyens les plus abjects furent employés contre les opposants révolutionnaires. »

Sébastien Faure était resté discret sur la répression anti-ouvrière en Russie pour ne pas donner d'arguments aux ennemis de la révolution, mais à partir du 19 décembre 1920 il publie une série d'articles intitulée « Mon opinion sur la dictature »¹⁴, dans lesquels il attaque l'hégémonie du Parti communiste et l'idée de « période transitoire », en se fondant sur le constat qu'un parti qui exerce la dictature n'abandonnera jamais le pouvoir. Un système de répression est forcément pris dans une logique de renforcement permanent du pouvoir. C'est dans cet esprit que Sébastien Faure s'exprima le 11 février 1921 : « En ce qui concerne la dictature, je m'étais personnellement promis de n'en rien dire, tant j'avais le désir de ne pas

¹³ Victor Serge Kibaltchiche, « Lettre de Russie », *Le Libertaire*, n°94, 7 novembre 1920.

¹⁴ *Le Libertaire*, n°104, 14 janvier 1921 ; n°107, 4 février 1921 et n°132, 29 juillet 1921.

prononcer une parole, de ne pas écrire une ligne qui pût être prise pour une désapprobation¹⁵. »

Pour de nombreux militants, les soviets étaient apparus au début comme l'adaptation à la Russie des bourses du travail¹⁶. Les comités d'usine n'étaient que la mise en application des principes du syndicalisme révolutionnaire. Le caractère particulier pris par la révolution à ses débuts, ainsi que l'éloignement, firent que beaucoup de militants étaient convaincus que les bolcheviks étaient des bakouniniens qui mettaient en place une authentique démocratie ouvrière à cent lieues du parlementarisme réformiste. Monatte pouvait ainsi écrire dans *L'Humanité* du 29 septembre 1920 que le soviétisme était « le frère de notre syndicalisme ».

De même, dans un article de *La Vie ouvrière* du 10 septembre 1919 intitulé « Les idées dévastées », Alfred Rosmer fait un parallèle entre la forme soviétiste et le syndicalisme révolutionnaire :

« Et la révolution russe, par la forme soviétiste qu'elle a revêtue et qui l'apparente si étroitement à ce qu'il¹⁷ avait conçu lui-même, ne devrait-elle pas lui être deux fois chère ? Le Soviet local désigné par tous les travailleurs et par eux seuls, qui est le premier organe du nouveau régime, ne correspond-il pas au Conseil d'un Comité intersyndical ou d'une Bourse ? »

Pour Monatte, le système soviétique était le « frère de notre syndicalisme »¹⁸.

Dans *The One Big Union Monthly*, organe des IWW, on put lire le 7 septembre 1919 : « Les soviets en Russie, comme les organisations des Industrial Workers of the World, ne sont que des instruments grâce auxquels les ouvriers agissent eux-mêmes pour eux-mêmes. »

L'Etat et la Révolution de Lénine, dont la première traduction en français date de 1919¹⁹, et qui fut présenté comme l'expression de la

¹⁵ Cité par Maitron, *op. cit.*, p. 44.

¹⁶ Cf. Annie Kriegel, *Aux origines du communisme français. Contribution à l'histoire du mouvement ouvrier français*, Flammarion, 1969.

¹⁷ Le syndicaliste révolutionnaire.

¹⁸ *L'Humanité*, 29 septembre 1920.

¹⁹ Alfred Rosmer écrit que « quelques exemplaires d'un livre de Lénine intitulé : *L'Etat et la Révolution* étaient parvenus en France au début de 1920. C'était un livre extraordinaire et son destin était singulier : Lénine, marxiste et social-démocrate, était honni par les théoriciens des partis socialistes qui se réclamaient du marxisme : "Ce n'est pas du marxisme !" s'écriaient-ils, c'est un mélange d'anarchisme, de blanquisme – du "blanquisme à la sauce tartare", écrivait l'un d'eux pour faire un mot d'esprit. » (A. Rosmer, *Moscou sous Lénine*.)

doctrine léniniste de l'Etat, a sans doute considérablement contribué à accréditer la fable, qui frise l'escroquerie intellectuelle, d'un rapprochement avec les thèses anarchistes. Le livre de Lénine n'est au fond qu'un recueil de textes de Marx tirés de *La Guerre civile en France*, livre qui lui-même est une escroquerie intellectuelle que Bakounine a qualifiée de « travestissement bouffon » de la pensée de Marx.

L'Etat et la Révolution reste malgré tout assez subtil, dans la mesure où une lecture rapide du texte ne permet pas de percevoir, derrière des phrases en apparence « anarchistes », la réintroduction en douce du pouvoir d'Etat.

C'est ce qui explique que les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires ont accueilli favorablement le texte, qui a contribué à les convaincre du caractère libertaire de l'idéologie bolchevik, pour lequel l'Etat de transition commence à disparaître à peine créé. Le livre de Lénine, dit Rosmer, fut « pour les révolutionnaires situés hors du marxisme orthodoxe, syndicalistes et anarchistes, une agréable révélation. Jamais pareil langage ne sortait de la bouche des marxistes qu'ils connaissaient. Ils lisaient et relisaient cette interprétation de Marx à laquelle ils n'étaient pas accoutumés ²⁰. »

Pour Joaquin Maurin, *L'Etat et la Révolution* était le livre qui créait un pont doctrinal qui reliait le bolchevisme au syndicalisme révolutionnaire et à l'anarchisme ²¹

Les anarchistes, dit Jean Maitron, « virent dans la révolution de novembre 1917, leur révolution, celle dont ils rêvaient et qu'ils n'avaient pu jusqu'ici réussir, une révolution sans gouvernement, animée par ces conseils d'ouvriers, de paysans, de soldats réalisant une démocratie directe, les masses ne désignant pour les représenter que des "commissaires du peuple" à tout instant révocables ²². »

Le rejet de l'héritage parlementariste de la social-démocratie semble avoir été déterminant ²³. Les similitudes entre les positions du syndicalisme révolutionnaire et celles des bolcheviks expliquent l'adhésion de nombre de militants au communisme. Ces similitudes seront surtout soulignées par les bolcheviks eux-mêmes, soucieux d'attirer à eux les militants ouvriers les plus actifs. Charbit, Hasfeld, Martinet, Monatte, Monmousseau, Rosmer, Sémard et d'autres en firent partie.

Les militants syndicalistes percurent la constitution des soviets et le soutien que les bolcheviks y apportaient ²⁴ comme un ralliement à leurs positions : ces instances n'étaient en somme qu'une application à la réalité russe des bourses du travail, toutes deux remplissant le même office :

²⁰ *Ibid.*

²¹ *España Libre*, 6 Nov. 1960, cité par W. Thorpe.

²² Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France*, II, p. 41.

²³ Lénine se plaignait que la lutte antiparlementaire avait été abandonnée aux anarchistes.

²⁴ Ils ignorant que les bolcheviks y avaient été opposés en 1905.

rassembler les travailleurs, et par extension la population laborieuse d'une localité sur des bases interprofessionnelles.

Enfin, on pensait que la révolution russe n'était que le prélude à la révolution mondiale, et on ne regardait pas de trop près ce qui se passait en Russie : « La révolution cessera bientôt d'être russe pour devenir européenne », écrit Monatte à Trotski le 13 mars 1920. Tom Mann, un syndicaliste révolutionnaire britannique (et fondateur en 1921 du parti communiste britannique), dira : « Bolchevisme, spartakisme, syndicalisme révolutionnaire, tout cela signifie la même chose sous des noms différents. »

Il régna pendant un moment une certaine confusion, puisque peu après l'arrestation de Monatte, le 3 mai 1920, pour complot contre la sûreté de l'Etat, la police arrêta des dirigeants d'une « Fédération communiste des soviets » et d'un « Parti communiste », tous deux de tendance... anarchiste !

Au début de 1919 s'était créé un Parti communiste qui se déclarait section française de l'Internationale communiste, approuvait la « dictature momentanée du prolétariat » et ne comptait quasiment que des anarchistes. En décembre 1919 ce parti communiste se transforme en une Fédération communiste des soviets ayant une structuration fédérale. Inutile de dire que cette organisation ne fut pas reconnue par Moscou... Nombre de militants libertaires connus pour leur intransigeance à défendre l'individu se convertissent – momentanément pour la plupart – en partisans de la dictature du prolétariat, parmi lesquels André Lorulot, Emile Armand, Mauricius et Charles-Auguste Bontemps²⁵, ce dont aucun ne se vantera par la suite. Lorulot écrira que « la dictature de fer du prolétariat » sera une « dictature des élites sur les brutes », montrant par là une vision essentiellement élitiste et méprisante pour les masses²⁶.

Mauricius déclare dans *C.Q.F.D.* que Trotsky et Lénine lui sont sympathiques et qu'il coopérerait plus volontiers avec eux qu'avec « la horde de mufles, d'incohérents et de nullités qui ont la prétention d'incarner l'anarchie », ceux pour qui « l'anarchie consiste à se contempler le nombril, à déménager à la cloche de bois et à pratiquer l'amour libre »²⁷.

²⁵ Charles-Auguste Bontemps écrit dans *Le Libertaire* du 28 novembre 1920 que la dictature « est un mal, masi un mal nécessaire » et qu'elle seule paut « aider à installer un système communiste ».

²⁶ « Cela nous rappelle un manifeste signé vers 1922 par des personnalités du mouvement individualiste français, parmi lesquelles figuraient Manuel Dévaldès et André Lorulot, personnalités qui se déclaraient, sans y adhérer, favorables au régime bolchévique, alors en train d'assassiner la Révolution russe, et attaquaient Sébastien Faure qui menait campagne contre cet assassinat... » (Gaston Leval, « la Crise permanente de l'anarchisme. »)

²⁷ Jean Maitron, *op. cit.* p. 42.

Plus tard, lorsque Moscou reconnut le Parti communiste issu de la scission du Parti socialiste au congrès de Tours en 1920, les anarchistes abandonnèrent évidemment l'idée de se déclarer membres d'un quelconque parti communiste. Une Union anarchiste se constitua alors en novembre 1920 dont le premier congrès affirma : « La révolution russe est un fait considérable [...] Elle porte, au moins à son origine, la forte empreinte du communisme libertaire. »

J. Maitron fait remarquer que les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires étaient les seuls à se réjouir de la révolution russe : les socialistes étaient extrêmement réticents. Jean Longuet, par exemple, faisait des « réserves formelles sur la méthode mi-blanquiste, mi-bakouninienne que Lénine considère comme le dernier mot du marxisme »²⁸.

Le soutien à la révolution russe persista jusqu'en 1921, malgré l'expression de quelques réserves. Avec la fin de la guerre civile, les communications sont rétablies : des observateurs sont envoyés en Russie tandis que les témoignages affluent.

La répression prendra une telle ampleur en Russie que le *Libertaire* ouvrira en 1921 une rubrique intitulée « Dans les prisons russes »... Mais la Russie est assiégée par les troupes alliées et il faut malgré tout défendre la révolution. Les anarchistes français participent aux mouvements de protestation contre l'intervention des troupes alliées. Ce n'est qu'après la défaite de la contre-révolution que le silence sera rompu.

Pourtant, il y eut des avertissements venant de l'équipe du journal *Les Temps nouveaux*, qui publia des lettres d'anarchistes et de socialistes révolutionnaires russes. Malheureusement, Kropotkine et Jean Grave, qui

Deux remarques faites par deux personnages extrêmement différents, Victor Serge (voir note 13) et Mauricius, donnent un éclairage intéressant sur les raisons pour lesquelles leurs auteurs ont soutenu les bolcheviks ; ces remarques fournissent en même temps une image en filigrane du mouvement anarchiste de l'époque, ou en tout cas d'une partie du mouvement. Victor Serge veut se démarquer de ceux pour qui « l'anarchie consiste à se contempler le nombril, à déménager à la cloche de bois et à pratiquer l'amour libre » ; Mauricius veut se démarquer des anarchistes qui se désintéressent de la lutte sociale et qui se croient anarchistes parce qu'ils sont végétariens. Ces remarques doivent bien correspondre dans une large mesure à la réalité du mouvement à l'époque. Il est possible que l'état de dispersion et de déliquescence d'une partie du mouvement anarchiste, pas la plus nombreuse mais sans doute la plus bruyante, ait incité nombre de militants à rejoindre les communistes russes. Gaston Leval confirme dans « La crise permanente de l'anarchisme » l'état du mouvement libertaire à cette époque en évoquant « l'immense majorité » des anarchistes qui se perdent « dans les spécialisations individualistes, esthétiques, pseudo-scientifiques, pseudo-philosophiques, anti-tabagistes, amour-libriste (celle qui comptait le plus d'adeptes), végétariennes, crudivoristes, idistes, espérantistes, néomalthusiennes, etc... dont chacune avait sa ou ses chapelles et prétendait constituer une panacée pouvant résoudre tous les problèmes sociaux ». Leval exagère cependant en disant que « l'immense majorité » du mouvement était frappé de ces maux.

²⁸ *Le Populaire de Paris*, 22 décembre 1917, cité par J. Maitron, *op. cit.* p. 42.

dirigeaient cette revue, avaient été discrédités dans le mouvement anarchiste à cause de leur signature, en 1916, du « Manifeste des Seize » en faveur de la guerre. Ils avaient perdu leur crédibilité et leurs avertissements ne furent pas entendus.

Les informations arrivent

Si jusqu'à la fin de la guerre civile presque rien ne filtrait de Russie, le séjour qu'y firent de nombreux délégués politiques et syndicaux venus assister au 2^e congrès du Komintern et aux travaux préparatoires du congrès de l'Internationale syndicale rouge permit à ceux qui ne restaient pas aveuglés de connaître la nature réelle du régime. Il n'est plus possible d'affirmer qu'« on ne savait pas ».

Marcel Vergeat, qui disparaîtra dans des circonstances mystérieuses après un voyage en Russie, reconnaissait que la révolution russe « n'est pas anarchiste », mais « elle est la révolution sociale et c'est déjà quelque chose »²⁹. Le I^{er} congrès de l'Union anarchiste reconnaît que la révolution russe « porte, au moins à son origine, la forte empreinte du communisme libertaire concrétisé par la formule éternelle : ouvrier, prend la machine, prend la terre, paysan. »

« L'active défense par les anarchistes de la Révolution russe durant ces années s'explique non seulement parce qu'elle était la révolution sociale, mais encore parce que cette révolution était en danger, menacée d'intervention étrangère, et qu'il était impensable que les anarchistes fissent chorus avec ses pires ennemis³⁰. »

Lepetit, qui disparaîtra en même temps que Vergeat, écrit dans *Le Libertaire* du 8 juin 1919 que les travailleurs russes « ont esquissé la première ébauche de révolution sociale que le monde ait connue ». On peut lire dans ce même numéro du *Libertaire* que « la dictature du prolétariat s'impose donc pendant cette période difficile comme une triste nécessité ».

Il existe un petit livre écrit en 1922, *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique* publié par le « groupe des anarchistes russes exilés en Allemagne » constitué de rescapés du système policier soviétique. C'est un avertissement au mouvement ouvrier occidental, pour l'informer de la tournure contre-révolutionnaire que prenaient les événements dans la Russie soviétique.

²⁹ Maitron, II, p. 43.

³⁰ *Ibid.*

L'ouvrage est composé de deux parties. La première traite de la répression farouche dont furent victimes les militants anarchistes russes dès les premiers mois suivant octobre 1917. La seconde partie est constituée d'une liste – non exhaustive – de 178 noms de militants anarchistes tués, emprisonnés ou expulsés par le régime bolchévique. La version française contient en plus les noms de trois militants français, également victimes de cette répression pour n'avoir pas relayé le discours officiel des autorités et dénoncé les attaques contre les anarchistes : Raymond Lefèvre, Vergeat, Lepetit.

L'examen attentif de la liste de noms est extrêmement instructif car elle révèle que la plupart des hommes et des femmes qui sont mentionnés sont des révolutionnaires de longue date, certains ayant même participé à la révolution de 1905 ; et que la plus grande partie d'entre eux sont des ouvriers ou employés modestes.

L'introduction d'André Colomer est directement adressée à ceux des militants syndicalistes révolutionnaires français qui viennent de soutenir l'adhésion de la CGTU à l'Internationale syndicale rouge :

« Cet ouvrage a été dédié aux ouvriers révolutionnaires français dont l'organisation syndicale – la CGTU – vient, par son adhésion à l'Internationale syndicale rouge, de se mettre sous la tutelle du gouvernement bolcheviste. Nos camarades qui ont encore, au dire de Trotsky et de Zinoviev, tant de préjugés fédéralistes et autonomistes, verront, à la lecture de ces pages, le sort qui leur sera réservé quand ils prétendront s'occuper eux-mêmes de l'organisation du travail, au lendemain de la prise du pouvoir par les "Communistes". »

Berlin était alors une plaque tournante pour tous ceux qui allaient en Russie ou en revenaient. De nombreux militants syndicalistes révolutionnaires et anarcho-syndicalistes s'y rencontrèrent pour la première fois : en 1920 Augustin Souchy y rencontra Rudolf Rocker et Fritz Kater. Borghi et Pestaña s'étaient arrêtés à Berlin lors de leur retour et rencontrèrent les principaux dirigeants syndicalistes révolutionnaires allemands. Gaston Leval également avait fait une pause à Berlin. La plupart des militants russes qui réussissaient à s'échapper ou qui étaient expulsés se retrouvaient inévitablement à Berlin. Il n'est donc pas étonnant que d'intenses débats aient eu lieu dans la capitale allemande.

Après la fin de la guerre civile et la défaite des armées blanches, les anarchistes qui hésitaient à prendre ouvertement position ne se sentent plus tenus à un soutien inconditionnel. Rudolf Rocker publie dès mai 1920 une brochure extrêmement critique contre le régime, « Le système des soviets ou la dictature du prolétariat ? ».

Les anarchistes russes avaient commencé à lancer des appels dans la presse occidentale, reproduits dans le *Libertaire*. Wilkens, de retour de Russie, où il a passé six mois, publie des chroniques très hostiles au régime en place en Russie. On peut lire de plus en plus fréquemment des articles sur les prisons russes. Cependant, l'information reste tout de même très fragmentaire. Les échos de l'écrasement, en mars 1921, de l'insurrection de Cronstadt ne parviennent que tardivement : le fait ne sera évoqué dans le *Libertaire* que le 30 décembre 1921. Quant au mouvement makhnoviste, qui sera défait en août 1921, il est accueilli avec hostilité par le mouvement libertaire, qui, conditionné par la propagande communiste, lui dénie la qualité d'anarchiste !

Des meetings sont maintenant organisés contre la dictature en Russie. Le II^e congrès de l'Union anarchiste condamne sans réserves la dictature du prolétariat : « Il aurait fallu être aveugle pour ne point voir que la dictature, non seulement est inutile à la sécurité d'une révolution, mais encore qu'elle est néfaste à l'évolution de cette révolution ³¹. »

Avec l'envoi en 1921 de délégués au 2^e congrès de l'Internationale communiste et aux réunions préparatoires de la création de l'Internationale syndicale rouge, les informations commencent à circuler, mais malheureusement de nombreux délégués ne surent pas sortir des parcours fléchés que les autorités leur avaient tracés. Nombreux furent ceux qui avaient été choqués par les méthodes employées par les autorités russes pour les attirer. C'est ainsi que Wayne Thorpe écrit :

« Comme la plupart des visiteurs étrangers pendant cette période, les délégués au congrès faisaient l'objet d'une sollicitude attentive de la part de leurs hôtes. Dans leurs hôtels on leur procurait des loisirs et des femmes. En outre, on les fêtait en permanence, ils étaient invités dans des réceptions, invités à des banquets, à des spectacles révolutionnaires et à pièces de théâtre bien-pensantes, à l'opéra et au cinéma. Les Bolcheviks avaient bien des raisons de mettre en place des programmes aussi compliqués. Ils entendaient sans aucun doute se montrer hospitaliers envers les visiteurs étrangers, les divertir et assurer leur confort, mais ils voulaient aussi les impressionner et les flatter, les rendre flexibles et complaisants, limiter et contrôler leur contact avec la Russie révolutionnaire, comme les voyageurs passaient devant les façades des villages Potemkine ³². »

³¹ *Le Libertaire*, 2 décembre 1921.

³² Wayne Thorpe, *The Workers Themselves, Revolutionary syndicalism and international labour, 1913-1923*, International Institute of Social History, Amsterdam, Academic P, 1989, p. 129.

Selon une légende, de luxueuses façades de carton-pâte auraient été érigées à la demande

Certains, comme Wilkens, qui adhéra à l'anarcho-syndicalisme en rentrant en Europe, s'étonnaient que beaucoup de leurs compagnons délégués révolutionnaires se laissaient éblouir par ces procédés sans se poser des questions, sans parler de la nourriture alors que la Russie subissait une famine.

Gaston Leval, qui participa au congrès fondateur de l'Internationale syndicale rouge en tant que délégué de la fédération des groupes anarchistes de Barcelone, racontait aux jeunes militants qui fréquentaient son Centre de sociologie libertaire qu'un jour, la délégation dont il faisait partie avait été invitée à visiter une école, qui avait été présentée comme une école ordinaire dans la Russie d'alors. Une petite réception avait été organisée avec les enfants et Gaston vit avec stupeur les petites filles faire de gracieuses révérences – attitude peu courante dans les milieux prolétariens... Il se détacha discrètement du groupe et finit par apprendre qu'en fait l'école était réservée aux cadres du parti et à des membres de l'ancienne administration qui s'étaient ralliés au régime.

Ceux des délégués qui avaient un minimum d'expérience de l'action syndicale reçurent plusieurs chocs à leur arrivée au 2^e congrès de l'Internationale communiste. La lecture du *Gauchisme, maladie infantile du communisme*, de Lénine, leur révéla la hargne polémiste avec laquelle les dirigeants russes traitaient ceux qui ne partageaient pas leur vues. Quant à *Terrorisme et communisme*, dans lequel Trotsky ne parle que de centralisation, de discipline, de répression et de militarisation du travail, le texte eut un effet glaçant. Il fallait être sourd et aveugle pour ne pas, au moins, se poser des questions sur la nature réelle du régime qui était en train d'être mis en place.

Wilkens se plaignit par la suite des nombreux délégués qui s'étaient laissés bercer par les attentions que les organisateurs du congrès avaient pour eux, sans se poser de questions.

Le métallurgiste Vergeat et l'ouvrier du bâtiment Lepetit furent stupéfaits de ce qu'ils virent en Russie, comme le montre leur correspondance. Ils se rendaient bien compte des immenses efforts accomplis par la population russe, mais en tant que travailleurs ils étaient affectés par l'exclusion totale des travailleurs russes de toute décision dans ce qui était censé être une révolution ouvrière³³. Ils ne se contentaient pas

du ministre russe Potemkine afin de masquer la pauvreté des villages lors de la visite de l'impératrice Catherine II en Crimée en 1787. L'expression désigne un trompe-l'œil à des fins de propagande. L'histoire des « villages Potemkine » serait un mythe fabriqué par un rival de Potemkine.

³³ Cf. *Le Libertaire* 12 et 22 décembre 1920 et 7-14 janvier 1921, *La Vie ouvrière* 3

des parcours fléchés qu'on imposait aux délégués et se renseignaient sur les conditions de vie de la population russe plus souvent qu'ils n'assistaient aux séances du congrès. Dans une lettre au *Libertaire*, Lepetit se plaint que le congrès ne présentait aucun intérêt en dépit du battage qui était fait. Il y écrit également une série d'articles dénonçant les exactions de la Tchèque.

Lepetit constate également que la plupart des délégués arrivaient en étant convaincus d'avance, séduits par le prestige de la révolution. Ces délégués, dit-il, ne s'intéressent pas aux discussions sérieuses et acceptent à la quasi-unanimité les thèses des bolcheviks. Ce n'est pas un congrès, dit-il encore, mais une réunion où on vient pour approuver les ordres et les décisions de l'Eglise³⁴. Dans ce même numéro des 7-14 janvier 1921, le *Libertaire* faisait publier un appel pathétique des anarcho-sindicalistes russes au prolétariat mondial : « Camarades, mettez fin à la domination de votre bourgeoisie tout comme nous l'avons fait ici. Mais ne répétez pas nos erreurs : ne laissez pas le communisme d'Etat s'établir dans vos pays ! »

Lepetit avait déclaré à Wilkens que le moment était venu pour les syndicalistes révolutionnaires de l'Ouest de prendre position sur les problèmes de la révolution³⁵. Il fallait, disait-il, soutenir la révolution russe mais Lepetit ne pensait pas que le communisme d'Etat fût la bonne solution : au contraire, il tue la révolution. La formule de « dictature du prolétariat » est spécieuse, dit-il encore. Il déclare vouloir défendre sans pitié son point de vue au congrès des minoritaires qui doit se tenir en France en septembre 1921.

Armando Borghi, le délégué de l'Union syndicale italienne, rapporte dans son autobiographie que Vergeat et Lepetit étaient les plus intransigeants des syndicalistes révolutionnaires étrangers dans leur opposition aux bolcheviks³⁶. Les deux autres délégués français étaient Cachin et Froissard qui, eux rentrèrent en France et se firent les plus fanatiques partisans du Komintern. Annie Kriegel, dans son étude sur la tragédie qui frappa les délégués français à leur retour, ne fait état ni du témoignage de Wilkens, ni de celui de Borghi : Borghi en effet raconte qu'à son départ de Russie, son guide lui remet un document attestant qu'il s'appelait Lepetit.

Vergeat et Lepetit n'avaient jamais caché qu'à leur retour en France ils allaient dire ce qu'ils pensaient du régime en Russie et raconter ce qu'ils avaient vu. Il y a tout lieu de croire que les deux hommes allaient s'opposer à l'adhésion des CSR à l'Internationale syndicale rouge lors du congrès de septembre 1921. Leur disparition dans la Baltique laissait le terrain libre à Cachin et Froissard.

septembre 1920.

³⁴ *Le Libertaire*, 7-14 janvier 1921.

³⁵ Wilkens rapporte la conversation dans le *Libertaire*, 11-18 février 1921.

³⁶ Armando Borghi, *Mezzo secolo di anarchia*, ESI, 1954, p. 245.

De nombreux syndicalistes révolutionnaires s'en retournèrent chez eux en ayant le sentiment qu'ils n'étaient pas venus pour apporter leur concours à la lutte révolutionnaire internationale mais pour être magistralement chapitrés et sermonnés et pour faire pénitence pour leurs péchés idéologiques. Ce fut particulièrement le cas pour les délégués français Cachin et Froissard sur lesquels les bolcheviks jouèrent sans retenue de la culpabilité qu'ils éprouvaient pour leur soutien à l'Union sacrée.

Les anarchistes qui se rendirent à Moscou aux congrès de l'Internationale politique ou syndicale rentrèrent désabusés. On peut situer la rupture du *Libertaire* avec les communistes russes et ses représentants en France à la disparition inexplicable de Lepetit, de Lefebvre et de Vergeat lors de leur retour de Russie. Ils devaient participer au congrès confédéral de la C.G.T. où ils devaient rendre compte de leur voyage. Un livre de Mauricius, qui fut également délégué à Moscou et où il raconte ses mésaventures, rompra le charme.

Dans le numéro du journal de novembre 1921, Gaston Leval, qui lui aussi rentre de Moscou, est particulièrement sévère avec les bolcheviks :

«... On a fait des syndicats des instruments au service du parti, on a empêché leur évolution normale, leur éducation, leur adaptation logique aux besoins de la révolution ; par la violence, la prison, la déportation, l'annulation des élections et beaucoup d'autres procédés du même genre, l'accomplissement de leur mission a été rendu impossible. »

Gaston Leval s'était rendu en Russie avec une délégation de la CNT espagnole favorable au régime (Andrés Nin, Hilario Arlandis, Joaquin Maurin et Jesus Ibanez) pour assister au congrès de fondation de l'Internationale syndicale rouge. Leval était délégué de la fédération des groupes anarchistes de Barcelone.

En juillet 1921 il fit le récit de son voyage pour les lecteurs du *Libertaire*. Il était arrivé à Moscou au beau milieu d'une grève de la faim des anarchistes et des socialistes révolutionnaires emprisonnés, pour « banditisme », évidemment. Il se déguisa en femme et se joignit à la file d'épouses, de mères, de filles qui rendaient visite aux détenus, et qui purent ainsi lui expliquer la situation réelle. Il prit contact avec Emma Goldman et Alexandre Berkman et purent ensemble obtenir après négociation avec Lénine et Trotsky, la libération et l'expulsion de neuf de leurs compagnons parmi lesquels Voline, un des lieutenants de Nestor Makhno. De retour en France, Gaston Leval s'emploiera à démasquer la trahison de Victor Serge, qui devint dès lors une cible privilégiée du *Libertaire*.

Le rapport que fit Leval, ajouté à celui que fit Angel Pestaña, délégué de la CNT, contribua grandement au refus de la CNT d'adhérer à l'Internationale syndicale rouge.

Conclusion

A partir de 1920-1921, ceux des militants anarchistes ou syndicalistes révolutionnaires qui apportèrent leur soutien aux dirigeants communistes russes ne pouvaient simplement pas ignorer que ces derniers avaient étouffé toute voix indépendante dans le pays, détruit toute institution autonome du prolétariat, réduit les soviets à des chambres d'enregistrement des décisions de ceux qui avaient accaparé le pouvoir, emprisonné et massacré des centaines de milliers de militants et de travailleurs, imposé à toute la société un régime de terreur jusqu'alors totalement inédit. Les militants syndicalistes révolutionnaires qui lui apportèrent leur caution ne pouvaient pas ignorer qu'ils soutenaient des assassins de masse.

Si le mouvement anarchiste français a soutenu immédiatement la révolution russe avec enthousiasme, la grande majorité du mouvement anarchiste, à quelques exceptions près comme Victor Serge, avait conclu, dès 1920, que le régime instauré après Octobre 1917 ne devait pas être soutenu. Ce constat ne provoqua pas dans le mouvement anarchiste de division profonde. Les choses furent plus compliquées chez les syndicalistes révolutionnaires : en France, les désaccords sur cette question finirent littéralement par scinder le mouvement en deux.

Même les espoirs de voir se former une réelle Internationale syndicale révolutionnaire furent contrecarrés lorsque les syndicalistes révolutionnaires réalisèrent que les bolcheviks ne permettraient jamais à l'Internationale syndicale en projet d'être un organisme indépendant. Cette désillusion se manifesta très clairement dans le refus de nombreux syndicalistes révolutionnaires et industrialistes de signer les déclarations politiques des bolcheviks.

Pestaña se fait sans doute le porte-parole de nombreux syndicalistes révolutionnaires lorsqu'il écrit : « Toutes mes belles illusions tombèrent une à une, flétries et mortes comme les pétales de la rose tombent quand leur manque la sève de la plante ³⁷. »

Vergeat et Lepetit n'eurent jamais l'occasion de faire connaître à leurs camarades français le rapport qu'ils leur destinaient puisqu'ils disparurent en mer à leur retour, dans des circonstances mystérieuses.

Des syndicalistes révolutionnaires et des anarcho-syndicalistes contribueront à la formation du parti communiste en France, celui issu de la scission de Tours. Certains d'entre eux le quitteront ou en seront exclus assez rapidement. Monatte, Rosmer et Delagarde seront exclus en décembre 1924. Il faut garder à l'esprit un fait qui a été peu souligné : pour beaucoup, la révolution russe était le prélude à l'extension de la révolution en

³⁷ *Consideraciones y juicios*, p. 15.

Europe. Dans cette perspective, soutenir la révolution russe, quel qu'en fût le caractère, était vital.

Dire, avec Brupbacher, que le syndicalisme révolutionnaire accomplit son suicide est exagéré. Si ces militants ont manqué de discernement, c'est là une chose qu'on peut difficilement leur reprocher. Il reste que ce manque de discernement n'était pas une fatalité.

Une coupure profonde apparaîtra dans le courant syndicaliste révolutionnaire français entre ceux qui, comme Pierre Monatte, continueront de soutenir le régime bolchevik qui réprimait le mouvement ouvrier russe, et ceux qui, comme Pierre Besnard, refuseront de le cautionner. L'exclusion de Pierre Monatte du Parti communiste français devrait être, pour tout esprit rationnel, la démonstration que l'analyse de Pierre Besnard était juste³⁸.

Ceux qui fondent aujourd'hui leurs analyses sur l'occultation de l'écrasement de la classe ouvrière par les communistes russe au moment même où se déroule le 2^e congrès de l'Internationale communiste et le congrès de fondation de l'Internationale syndicale rouge, commettent une terrible erreur et portent une lourde responsabilité devant la classe ouvrière.

René BERTHIER
12-01-2013

³⁸ Pierre Monatte était partisan de l'adhésion de la CGTU à l'Internationale syndicale rouge tandis que Pierre Besnard y était opposé. Le naïf Monatte, après avoir soutenu les communistes, fut très rapidement exclu du parti une fois qu'il fut devenu inutile.